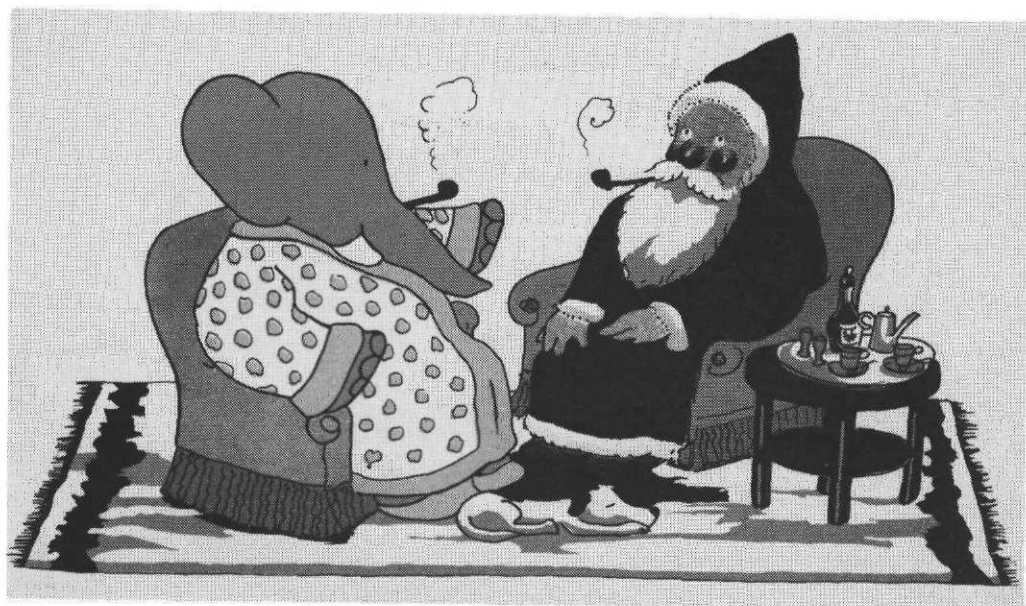


vive Babar !



Jean de Brunhoff: Babar et le Père Noël. Hachette.

Les Albums Babar, depuis cinquante ans, jalonnent la production de livres pour enfants et nous sont si familiers qu'il pourrait paraître superflu de s'y arrêter.

1981 était une année anniversaire, marquée par une exposition des dessins originaux de Jean et Laurent de Brunhoff, et par la réédition de *Babar et le Père Noël* dans son format original. Aux États-Unis, où Babar est très connu, on a publié un album-hommage comportant une assez longue introduction de Maurice Sendak.

Que Maurice Sendak soit un lecteur de Babar, nous n'en avons jamais douté ; qu'il s'en explique était encore plus intéressant pour les lecteurs de la Revue des livres pour enfants. A la suite de ce texte, nous avons réuni les informations critiques dont nous disposions, pour tenter de dire ici et maintenant l'importance qu'il faut bien accorder à Babar.

Annie Pissard.

Vive Babar !

par Annie Pissard

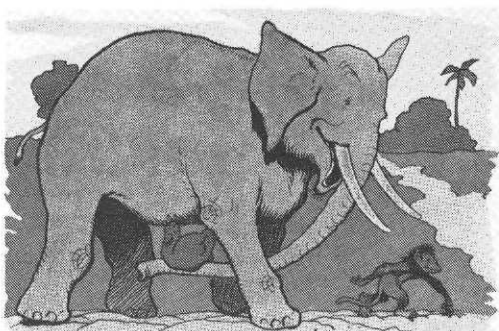
L'exposition du Centre Culturel du Marais a permis de découvrir le travail des deux illustrateurs Jean et Laurent de Brunhoff qui — plus particulièrement pour Laurent de Brunhoff — a été bien maltraité par l'édition : changement de format, non-respect des couleurs originales, absence de soin dans l'impression...

Cette exposition (qui doit circuler dans le monde) restituait avec soin la richesse graphique des dessins originaux. L'intention des réalisateurs de l'exposition était évidente : faire renaître le visiteur à son enfance par le passage obligatoire dans une "chambre noire" molle, lui donner un regard neuf, et même faire naître une certaine émotion devant les dessins griffonnés au crayon sur les pages de carnet montrant encore leurs déchirures, mais où l'on reconnaît dès la première esquisse la célèbre silhouette créée par Jean de Brunhoff. Un dessin à l'aquarelle et voilà ses couleurs, le tendre gris pâle et vert émeraude délavé, le célèbre costume "d'une agréable couleur verte". Babar n'a pas encore d'yeux. Ils apparaissent sur la première maquette de couverture. Mais ce n'est pas encore lui : les yeux sont trop écartés, l'œil gauche est trop haut. Sur la deuxième maquette, il est là. Il y avait — double décimètre en main — 3 millimètres de trop entre les deux yeux sur la maquette précédente.

Il est frappant de voir que le texte apparaît très tôt, qu'entre l'écriture et le dessin, il n'y a pas de différence. Le trait se fait écriture ou dessin selon la volonté du dessinateur. La rondeur de Babar rejoint celle des lettres. L'écriture est élément du décor et rappelle l'utilisation qu'en a faite Coccato dans plusieurs travaux de décoration : une écriture dont la modernité et l'élégance sont faites d'une simplicité affichée, un peu insolente. Aucun travail laborieux d'assemblage des textes et des dessins : la mise en page est conçue dans un rapport de volumes, de vides et de pleins. Dans le détail, tout est encore flou, les pieds de Babar reposent à peine sur le sol, mais la mise en place, comme sur une maquette de décor de théâtre, est faite. Un personnage est né, un travail de création s'est accompli sous nos yeux.

Dans un livre d'images, il est toujours intéressant de s'attarder à la représentation du regard de l'animal ou du personnage. Babar n'a que deux points à la place des yeux. C'est-à-dire que Jean de Brunhoff ne donne pas à son personnage un regard critique sur le monde, qu'il imposerait

par là même au lecteur. Le regard des animaux dessinés par Benjamin Rabier est au contraire un clin d'œil, un regard roubillard, un regard d'adulte qui juge et dit au lecteur : voilà donc où nous en sommes. Rabier travaille dans la caricature. Les éléphants de Babar sont ailleurs. L'"in-



Benjamin Rabier : Gédéon en Afrique. Garnier.

nocence" de leur regard, qui les protège de toute vulgarité, la souplesse ronde de leurs formes, les situent avec certitude du côté de l'enfance. Babar n'est pas plus un éléphant que Petit-Ours de Sendak n'est un ours, ils sont tous deux une figure de l'enfance.

Bien peu d'illustrateurs de livres pour enfants sont parvenus à représenter un enfant (enfant réel ou enfant-animal). Beaucoup de dessins représentent en fait des adultes en miniature, des nains ou des silhouettes pour dessins de mode, très froids, sans vie. Les images d'enfants qui sont vivantes empruntent des traits à l'animal : Max* a un visage humain mais un corps d'animal grâce à l'astuce de son costume de loup. Ces personnages auxquels les enfants s'identifient si bien sont homme et animal, traits confondus dans une certaine imprécision voulue de forme, comme pour permettre au lecteur de se glisser à l'intérieur et d'en sortir plus facilement ; le costume (le corps) de Max n'a rien du loup. Il est un costume d'animal (le mot loup n'est que dans le texte). Les bébés humains dessinés par Sendak (son dernier album *Outside overthere*, pas encore traduit en français) sont assez laids, tandis qu'un petit garçon qui apprend à marcher — entre deux et quatre pattes — dodu, balourd et traînant son gros derrière, trouve une représentation plaisante sous les traits de Babar. Même son sexe est là — à une autre place il est vrai. Le talent de Jean de Brunhoff a justement été de trouver une représentation possible de l'enfant, sous la forme d'un petit éléphant.

L'exposition Babar a permis aussi de rendre à Laurent de Brunhoff ce qu'on lui doit, car l'im-

* Max et les maximonstres, de Maurice Sendak, École des loisirs.

pression actuelle de ses albums (sauf la Petite Boîte) ne rend aucunement compte d'un travail de peintre et de coloriste excellent. Ses esquisses montrent un travail portant directement sur la couleur. Et quelles couleurs ! Sur les dessins pour *La fête à Célesteville* et *Babar et ce coquin d'Arthur*, mis en valeur dans l'exposition par une présentation recherchée, les bleus, les orange, les rouges éclatent. De plus les dessins des personnages ont acquis une grande souplesse. Les éléphants sont en mouvement, plus drôles, moins rivés au sol (voyez la charge des C.R.S. rhinocéros dans *Babar et le Wouly-Wouly*) et prennent toutes les positions possibles ; à ce titre les dessins de la Petite Boîte Babar sont remarquables. Réalisée par Laurent de Brunhoff à partir d'une proposition de l'éditeur suisse Diogenes (qui avait déjà édité la mini-bibliothèque de Sendak), la Petite Boîte Babar est une réussite parfaite. D'un tout petit format, aussi réussi dans sa petite taille que les grands albums dans leur dimension inverse, les quatre petits livres réunis dans une boîte sont imprimés sur un papier très lisse et doux à toucher. Pas de nouveau scénario mais des variations sur quatre thèmes, l'eau, l'air, la

terre, le feu, suffisamment présents pour que l'enfant bâtit ses propres histoires tout en manipulant l'objet livre ; les images sont pleines de clins d'œil pour les lecteurs des autres albums. Laurent de Brunhoff a abandonné une conception classique de l'album, une conception "livre d'étrennes", qui était celle de son père, où chaque page, formant un tout, succédait à la précédente, porteuse d'un nouvel étonnement (une station de ski, les parents sur un canapé, Zéphir rêvant devant la fenêtre ouverte...).

Les personnages de Laurent de Brunhoff ne posent plus pour des portraits. Ils sont saisis dans leurs évolutions, ils sont multiples comme des personnages de bande dessinée. "Babar vient au bout de mon crayon", dit Laurent de Brunhoff dans le dépliant-catalogue de l'exposition.

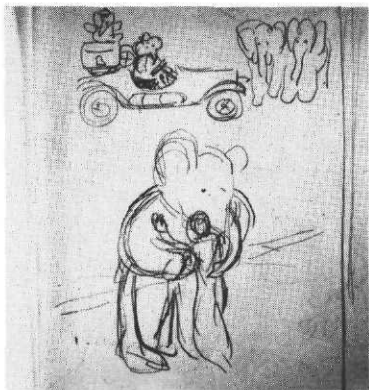
Quelles que soient leurs différences, leurs richesses propres, les images de Babar dans toute leur histoire sur une cinquantaine d'années sont des images fortes et douces qui s'impriment dans la mémoire et portent le rêve.

L'hommage rendu à Babar cette année n'a pas suscité une nouvelle analyse de contenu. Les articles de journaux consacrés à l'exposition ont rapidement fait allusion à cette question : "Babar un roi rad soc" (*Nouvel Observateur*), "Babar cool" (*Libération*), "gentil utopiste" (*Nouvelles littéraires*), mais uniquement dans leurs titres.

A leur façon originale, les albums de Babar, surtout les premiers, présentent aux enfants un type de société complet, clairement défini. Sur le modèle proposé les avis ont souvent divergé, mais le seul travail sérieux dont nous disposons sur ce sujet est un long article du sociologue chilien Ariel Dorfman, non traduit en français. Dans les années soixante-dix, une série de dessins animés — tirés des albums — a été programmée par les télévisions d'Amérique Latine. C'était l'occasion pour Ariel Dorfman, auteur avec Armand Mattelart de *Donald l'Imposteur**, d'analyser un message. Il a vu en Babar un facteur anti-progrès, porteur en Amérique Latine de l'impérialisme blanc.

Dans les pays capitalistes, dit Ariel Dorfman, la littérature enfantine remplit une fonction : donner à l'enfant les réponses idéologiques que les parents ont intériorisées, en présentant des modèles de conduite à suivre, ainsi qu'une vue de l'Histoire qui conforte le pouvoir en place. De ce point de vue, l'histoire de Babar est transparente. Le petit éléphant Babar est un petit barbare (Dorfman lit une parenté Babar-Barbare). Il vient de "l'état de nature", c'est-à-dire d'une Afrique sans âge et sans histoire. Grâce à la civi-

* Éditions Alain Moreau.



Dessin de Jean de Brunhoff pour l'Histoire de Babar.



Dessin de Laurent de Brunhoff pour Babar et le Wouly-Wouly.

lisation des hommes, il devient roi des éléphants, sauvant son pays et le transformant en un pays "moderne". Babar était nu, il sera habillé (habiller le "sauvage" est toujours le premier acte du colon). De quatre pattes, il marche sur deux pattes, se transforme en être humain (sans perdre son apparence d'animal) : il utilise une serviette de table, se baigne dans une baignoire... Il étudie, son instinct est transformé en connaissances, Babar fait son apprentissage d'enfant vers la vie adulte : il faut être obéissant, intelligent, avoir de bonnes manières...

Mais cet apprentissage est à deux niveaux. L'enfant lecteur de Babar apprend aussi l'Histoire. Dans Babar, deux mondes entrent en relation : la ville et la jungle. Dans la jungle, à la place d'un Noir ou d'un Indien, il y a un éléphant, à la place d'une église il y a une vieille Dame, à la place d'une bourgeoisie triomphante il y a Babar et à la place de l'Afrique, il y a le pays des éléphants. La ville remplacera la jungle, et l'enfant Babar, comme les pays sous-développés, devra progresser. Il y aura bien sûr de la violence, la captivité, un méchant chasseur, mais ces éléments négatifs seront toujours corrigés par des éléments positifs. Pour Ariel Dorfman, Babar réalise ainsi le rêve de la bourgeoisie : inculquer le progrès dans la jungle, créer "l'âge d'or" sans altérer l'équilibre naturel. Dans le contexte de l'Amérique Latine de ces années, Babar est porteur d'un message s'adressant aux fils de la bourgeoisie, ainsi préparés à recevoir les bénéfices du Système, mais aussi aux enfants du prolétariat qui, grâce à la télévision, intègrent ces valeurs. Le schéma ainsi mis au jour imbibe toute la littérature enfantine ; les livres d'enfants changeront lorsque la révolution sera faite et Babar devra, pour briser ses chaînes, tuer la vieille Dame.

Cette "lecture" de Babar, qui donne lieu à un long développement d'une cinquantaine de pages, ne se fait pas sans quelques approximations. Ainsi à propos de l'album *Histoire de Babar*, à la page où il monte dans l'ascenseur d'un grand magasin, A. Dorfman lit un désir de s'élever dans la société. Or, le texte, comme l'image, souligne le plaisir que Babar éprouve aussi bien à monter qu'à descendre (les verbes monter et descendre figurent le même nombre de fois).

L'analyse de Dorfman est toujours juste, pertinente même dans la dénonciation des aspects colonialistes de Babar, aussi bien dans les albums de J. de Brunhoff que dans *Babar et le Professeur Grifaton*, mais on peut en voir les limites dans son désir de donner de Babar une analyse globale et unique qui ne tient pas compte des modifications apportées par Laurent de Brunhoff au cours des années, par exemple dans

l'évolution positive des personnages féminins. Il oublie la date de parution du premier livre : 1931, date d'une grande Exposition Coloniale Internationale à Paris, et le fait que toute société quelle qu'elle soit concentre dans ses productions pour les enfants la morale et l'apprentissage qu'elle défend. Dorfman voudrait inscrire dans les livres d'images un autre apprentissage : celui qui lui convient. Son analyse marque une étape dans la critique du livre d'images, mais elle ne nous donne aucune clef pour analyser ses qualités artistiques.

En tant que parfaite réussite dans le domaine de l'album, Babar est à relire et à regarder à nouveau aujourd'hui. "Babar est au cœur de ma conception de ce qui transforme un livre d'images en œuvre d'art", dit Maurice Sendak. Si on le compare à d'autres albums publiés avant-guerre par Hachette, son originalité est évidente. Ainsi le personnage de la vieille Dame, si insupportable à A. Dorfman, est un personnage tout à fait étonnant. Il est bien rare de trouver dans un album des images de tendresse et d'amitié avec quelqu'un qui n'est pas de la famille. De plus, du point de vue graphique, la vieille Dame toute mince est un contrepoint amusant aux gros éléphants. Incarnant quelquefois, il est vrai, la sagesse et le savoir, elle apparaît et disparaît dans la suite des albums au gré de l'illustrateur sans intention pédagogique pesante. Avec cette même légèreté — qui inquiète un peu Sendak ! — Jean de Brunhoff escamote la mère de Babar pour ne garder d'elle que l'image splendide où elle berce avec sa trompe un bébé éléphant endormi dans son hamac. C'est une image de tendresse pure, sans arrière-pensée, tout à fait rare dans les livres d'images. Cette disparition peut apparaître comme une suprême habileté pour éloigner un personnage finalement assez encombrant qui, dans la plupart des albums, n'intervient que pour freiner l'enfant dans son aventure. Maurice Sendak a fait exactement la même chose dans *Max et les maximonstres*, où la tendresse maternelle — si elle est présente — n'est pas signifiée par une représentation de la mère mais par une image symbolique.

Une des richesses de l'illustration se manifeste dans Babar par le dessin des costumes des personnages. Ils portent toujours avec naturel le vêtement qui convient à la circonstance ; alors que dans les albums illustrés par Thompson* à la même époque chez Hachette on voit une famille d'éléphants lourdement affublés de tenues et d'accessoires divers, surajoutés à leur animalité comme pour illustrer une définition du kitsch.

* G.H. Thompson : *Messieurs les animaux s'amuse en voiture. Noël au pays des animaux*, Hachette.

Les vêtements de la famille Babar font partie du corps des personnages, qui sont "nés habillés". Que Babar porte des guêtres, une armure, une salopette, une robe de chambre à pois, il n'est jamais ridicule, mais toujours naturel, comme s'il illustrait les théories d'une haute couture avant-gardiste sur le confort et la simplicité, dont on sait l'importance à l'époque de la naissance de Babar.

Dans le foisonnement de ses images, Babar répond bien au goût enfantin de l'énumération, du détail. Bagages, valises, paquetages sont toujours dessinés avec une grande précision et souci du détail. Du sac à dos de Zéphir on connaît le contenu : "une gourde, des provisions, un violon et un costume de clown", c'est-à-dire une panoplie de rêve. Jean et Laurent de Brunhoff savent bien que sans règle il n'y a pas de jeu ; que jouer à porter une couronne ne signifie pas un éloge de la monarchie mais exprime symboliquement — roi des monstres ou roi des éléphants — les désirs de s'affirmer et de grandir de l'enfant qui la porte et sa volonté de régner sur ses fantasmes. Toutes les mythologies enfantines peuvent trouver dans les images de Babar de quoi se satisfaire.

Ce qu'il faut souligner en parlant des albums de Jean et de Laurent de Brunhoff — sans vouloir ignorer le contenu — c'est la forme artistique caractéristique où "les images, plutôt que de faire simplement écho au texte, enrichissent et étendent le monde de Babar". On ne peut pas s'intéresser aux livres d'images d'aujourd'hui sans "interroger" Babar.

Des éléphants qui comptent énormément

Les lecteurs de la Revue savent bien que dans les albums (pour se limiter à eux) les éléphants sont légion. Chercher par exemple un abécédaire qui ne dise pas E... comme éléphant...

A essayer de dénombrer les éléphants on est vite submergé, mais on voit aussi que bien des éléphants ne sont choisis que pour leur grosse taille. Ils ne servent que de faire-valoir à une souris, par exemple dans les multiples albums qui opposent grand et petit. Nous n'en avons pas fait la liste ; dans les albums que nous citons, l'éléphant s'impose avec sa personnalité. Son caractère et les raisons de son impact sur les enfants sont précisés par Richard Demarcy dans une annexe de son livre *Éléments pour une sociologie du spectacle* (coll. 10/18) : "Les éléphants dans la littérature pour enfants" :

"Vie en troupeau : vie collective, grégarité,

il abat les arbres par simple poussée : masse et puissance,

puissance calme et tranquille : donc guère d'ennemis, à la rigueur quelques problèmes pour bébé éléphant menacé par le tigre,

allie à cette puissance l'absence d'agressivité. Est inoffensif. "L'ami public n° 1" fut-il baptisé par P. Tchernia pour son émission de télévision sur les éléphants. Il entretient toujours de bons rapports avec son cornac.

pour l'aspect physique il présente des attributs particulièrement originaux : la trompe, les oreilles, la taille...

la trompe : le nez et le bras réunis. Avec, il saisit pièces de monnaie, gâteaux, pain, fait sonner une cloche, etc. Bras et nez merveilleusement mobiles, formidable pour se gratter,

nombre de symboles, dont sexuel au premier titre,

remplace la main pour le bonjour ou pour la ronde. Ils peuvent jouer au train de marchandises quand ils sont en groupe (la "queue leu leu"),

entretient un fort rapport avec l'eau : douche par la trompe, joue les arroseurs, les arroseurs arrosés, ou étanche une soif monumentale par le tuyau,

pour la masse aussi un fort rapport avec l'eau : bains et bulles, flottement, un côté fœtal évident, s'apparente aux structures gonflables, dirigeables, ballons, etc.,

animal protecteur, maternel, de par sa masse elle-même...

les oreilles : grâce à elles il vole (Dumbo). Ailes,

taille démesurée."

Sélection de livres d'images

Juan Ballesta : *Tommy et l'éléphant*. Jean-Pierre Delarge, 1979.

Ivor Cutler, Helen Oxenbury : *Balloky Klujypop*. Londres, Heinemann, 1975.

Philippe Dumas : *Les avatars de Benjamin*, page 43. L'École des loisirs, Joie de lire, 1980.

Helme Heine : *Un éléphant ça compte énormément*. Gallimard, Folio Benjamin, 1981.

Steven Kellogg : *The mystery beast of Ostergeest*. New York, Dial Press, 1971.

André Laude : *Éléfantaisies*. L'École des loisirs, Chanterime, 1974.

Arnold Lobel : *Fables*, page 32. L'École des loisirs, 1980.

Mercer Mayer: *Ah-Choo*. New York, Dial Press, 1976.

David McKee: *Noirs et blancs*. Gallimard, 1981.

Bruno Munari: *The elephant's wish*. World, 1959.

Benjamin Rabier: *Gédéon en Afrique*. Garnier, 1928, rééd. 1977.

Wilhelm Schlote: *Un éléphant ça trompe...* Casterman, Funambule, 1976.

Peter Spier: *Les animaux ont la parole*. L'École des loisirs. 1974.

William Steig: *An eye for elephants*. Windmill Books (poésie).

Ylla: *Le petit éléphant*, texte de Paulette Falconnet. Lausanne, Clairefontaine, 1955.

Pour tenter d'en finir avec les éléphants, voici un court texte de Bertolt Brecht, "L'animal favori de Monsieur K.", paru dans *Histoires d'alamanach* (texte cité par Richard Demarcy et souligné par A. Pissard):

“Lorsqu’on demanda à Monsieur K. quel animal il préférerait, il nomma l’éléphant et donna les raisons suivantes : l’éléphant unit la ruse à la force. Il ne s’agit pas de cette ruse piteuse qui suffit pour échapper à une poursuite ou pour attraper de quoi manger sans se faire remarquer, mais de la ruse ayant pour de grandes entreprises la force à sa disposition. Large est la piste qui conduit là où était cet animal. Et pourtant *il a un bon naturel*, il comprend la plaisanterie. Il est bon ami comme il est bon ennemi. Très grand et très *lourd*, il est aussi très *rapide*. Sa trompe procure à son corps énorme jusqu’aux plus petites nourritures, jusqu’aux noix. Ses oreilles sont mobiles : il n’entend que ce qui lui convient. Il vit aussi très vieux. Il est également sociable, et pas seulement avec les éléphants. Partout *il est aimé* autant que craint. Un certain comique fait qu’il lui est même possible d’être vénéré. Il a une peau épaisse, contre laquelle se brisent les couteaux ; mais son cœur est tendre. Il peut devenir triste. Il peut se mettre en colère. *Il aime danser*. Il meurt au plus épais des bois. Il aime les enfants et les autres animaux de petite taille. Il est gris et ne se fait remarquer que par sa masse. *Il n’est pas bon à manger*. Il est capable de bien travailler. Il aime boire et devient gai. Il fait quelque chose pour l’art : il fournit l’ivoire.”

Bibliographie

Arts et métiers graphiques, n° 38, 1933.

Actualité littéraire, décembre 1955 (Jean de Brunhoff: "Comment je fais un Babar").

Jardin des Modes, février 1981.

New York Times, 8 février 1981.

Libération, 16 juin 1981.

Nouvelles littéraires, 20-27 août 1981.

Nouvel Observateur, n° 866.

Télérama, n° 1652.

Exposition du Centre Culturel du Marais (mai-novembre 1981): catalogue.

Bertolt Brecht: *Histoires d'Almanach*. L'Arche. Laurent de Brunhoff: "Mon père Jean de Brunhoff". Postface à l'édition de l'École des loisirs de l'*Histoire de Babar le petit éléphant*, coll. Lutin poche, p.55-58.

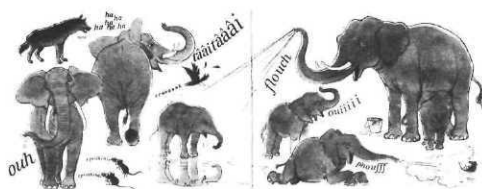
Richard Demarcy: *Éléments pour une sociologie du spectacle*. U.G.E., 10/18.

Ariel Dorfman: *En savos quemados en Chile: Inocencia y Neocolonialismo*. Buenos Aires, Ediciones de la Flor.

Ariel Dorfman et Armand Mattelart: *Donald l'imposteur ou l'impérialisme américain raconté aux enfants*. Alain Moreau.

Bettina Hürlimann: *Europäische Kinderbücher in drei Jahrhunderten*. Zurich: Gütersloher Verlagshaus. Le chapitre sur Jean de Brunhoff est aussi paru dans l'édition suisse-allemande de *l'Histoire de Babar: Die Geschichte von Babar dem kleinen Elefanten*, paru chez Diogenes. La préface de l'édition américaine, *The story of Babar*, éditée chez Random House, est due à A.A. Milne.

René Zazzo: *Conduites et conscience*, T.1: "Le bestiaire des enfants". Delachaux.



Peter Spier: Les animaux ont la parole.

*Nous adressons tous nos remerciements
à Laurent de Brunhoff, qui a bien voulu répondre aux
questions d'Annie Pissard.*

à Maurice Sendak et à l'éditeur américain de Babar, Random House, New York, spécialement Ole Risom et Laurie Bloomfield, qui nous ont aimablement autorisés à reproduire en français l'Hommage à Babar, enfin à Pili Munoz pour la traduction de l'article d'Ariel Dorfman.